L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 30 NOVEMBRE 1893. 67me Année

Voitures et Harnais, Voitures d'enfants Bicycles,
R. P. RANDALL,
54 & 56 Baronne.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
JEUDI, 30 NOVEMBRE 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Albert Paul—A la résidence No 14 rue Howard—Diamants, montres en or et en argent, chaînes, épingles pour cravates, bricoques brosches et autre bijouterie, instrument de musique, papier à musique et divers.

Les Injustices du Tarif Projeté.

Nous nous sommes toujours méfié des sympathies du Congrès de Washington à l'égard des Etats du Sud et spécialement de la Louisiane. En voici la preuve. Qu'on en juge:

Prenons pour exemple l'industrie des bois de charpente et de construction. Quand a commencé et s'est développée l'exploitation des forêts du Nord et de l'Ouest, elle était protégée par un droit d'entrée qui la mettait à l'abri de toute concurrence du dehors. Aussi, y a-t-on tout ou presque tout vendu à d'excellents prix; il s'est fait alors, dans ce trafic, de nombreuses et prodigieuses fortunes. Nous ne les envions pas; ceux qui ont profité du tarif ont bien fait.

Maintenant que ces Etats ont épuisé toutes ou presque toutes leurs ressources et qu'ils sont obligés d'avoir recours à ceux du Sud, par conséquent aussi à la Louisiane pour se procurer les bois dont ils ont besoin, il semble que nous soyons, à notre tour, en passe de faire d'excellentes affaires et que l'on doive nous laisser exploiter nos forêts dans des conditions aussi favorables que le Nord et l'Ouest. Il n'en est rien. Aussitôt que les Etats du Sud paraissent à la veille de se relever, vite il survient un changement de tarif qui leur enlève les avantages dont avaient joui les autres parties de l'Union, les Etats du Nord-Ouest et du Nord-Est. Aujourd'hui que nous avons d'immenses forêts à abattre, des milliards sur milliards de pieds de bois magnifiques à vendre, on abolit le tarif sur les produits similaires étrangers. Ceux du Canada, entr'autres, vont nous faire une concurrence acharnée, dégénérant absolument des mêmes privilèges que les nôtres, puisqu'on leur accorde l'entrée complètement libre de tout droit. Ils auront même sur nos bois un immense avantage. Nous sommes éloignés des régions où les bois sont le plus en demande, où l'on trouve le plus grand nombre de scieries, aux vastes proportions, de Chicago, de Buffalo, du Michigan, du Wisconsin, des Etats du Nord, en général, tandis que le Canada est à leur proximité. Ses produits auront donc beaucoup moins de frais de transport à supporter et pourront se placer à plus bas prix sur les marchés où la consommation est la plus considérable.

Il est vrai qu'il nous reste l'Amérique du Centre, les Antilles, l'Amérique du Sud à exploiter; mais tout cela est loin de pouvoir, pour nous, compenser la perte du nord et du nord ouest.

Voilà un exemple entre vingt autres aussi significatifs que nous pourrions citer, de l'impartialité avec laquelle la justice du Congrès rend ses arrêts. Après avoir couvert toutes les industries du Nord, sans exception, tout le temps qu'elles en avaient besoin pour se développer et arriver à la prospérité, il abandonne le Sud à ses propres forces, dès que celui-ci fait mine de se relever et de vouloir prendre son essor.

Il semblerait même que c'est expressément pour favoriser le Nord à nos dépens que l'on médite cette abolition de forts droits sur les bois bruts de charpente et de construction, puisque c'est dans cette région que, depuis longtemps, dans le Nouveau Monde, il s'est fait de ce genre d'exploitation une sorte de monopole.

On voit que ce n'est pas seulement en ce qui concerne l'industrie sucrière que le tarif nous est nuisible. Nous aurons à en souffrir autant, peut-être même davantage dans l'abattage de nos forêts, qui ne fait, pour ainsi dire, que commencer.

Nous avons déjà dit notre façon de penser sur l'abolition projetée, et décidée en principe, du régime de la prime sur les sucres. Qu'on la supprime complètement si l'on veut, mais qu'au moins on mette quelque chose à la place. On n'a pas le droit de ruiner ainsi d'énergiques travailleurs, d'utiles producteurs qui, sur la foi d'une promesse qu'on leur a faite, ont dépensé des centaines de millions pour élever des usines qui rapporteront plus encore au pays qu'à eux-mêmes.

Nous en dirons presqu'autant du riz —encore une production de l'extrême Sud—dont l'industrie se trouve aussi menacée. Le Congrès ne s'est pas montré aussi rigoureux à son égard, en apparence, du moins. Il se contente de baisser le droit sur le riz nettoyé et poli de 2 cents à 1 1/2 la livre, et sur le riz brut, de 1 cent 1/4 à 1 cent. La réduction est de 25 pour cent dans le premier cas, et de 20 pour cent dans le second.

A la bonne heure. Mais on sait d'où provient le riz étranger; de régions où la terre est travaillée par des coolies, qui vivent de bien peu et dont le salaire est presque nul. La culture et la récolte de ce riz coûtent donc beaucoup moins que le nôtre; il peut se vendre à beaucoup plus bas prix. Comment pourrons-nous soutenir cette concurrence?

En supposant qu'on se croie le droit de sacrifier une production nationale, en cet-il de même du travail national que l'on s'est engagé à protéger?

On aperçoit nettement les conséquences funestes du système de réformes dans lequel on s'est engagé un peu à l'étourdie. Il est temps que le pays réagisse contre cette tendance et que les Etats lésés protestent. Tout n'est pas perdu, s'ils savent s'entendre et exercer une pression efficace sur le législateur.

Stimulez les facultés, activez la circulation, purifiez le sang, par l'emploi de la Salsoparaille d'Ayer.

Le total des entrées payantes à l'Exposition de Chicago s'est élevé à 21,477,212.

Les admissions gratuites ont été de 2,052,188, soit un total d'entrées de 23 millions 529,400.

Toutes dettes payées, il restera un million de dollars à diviser entre les actionnaires.

L'attentat contre M. Georgewitch.

On sait que M. Kr. Georgewitch, ancien ministre plénipotentiaire de Serbie à Paris, et dérigué pour les mêmes fonctions à Bucharest, a été ces jours dernier victime d'une tentative de meurtre.

M. Georgewitch venait de prendre son repas dans la salle du premier étage du bouillon Duval de l'avenue de l'Opéra, au coin de la rue des Petits-Champs, et s'était levé de sa chaise pour décrocher son pardessus, lorsqu'un individu, quittant une table voisine, bondit sur lui, le frappa d'un coup de tranchet à la poitrine et prit aussitôt la fuite. Surpris par cette attaque soudaine, M. Georgewitch s'écria: "Eh bien, quoi! Qu'est-ce? Je ne le connais pas!" Puis, supposant qu'il venait d'avoir affaire à un voleur qui en voulait à son argent, il porta la main à la poche de sa redingote afin de s'assurer de la présence de son portefeuille. Mais dans ce mouvement il rencontra, fichée droite dans ses vêtements, une lame qu'il retira et jeta à terre. C'était un tranchet de cordonnier. Un filet de sang jaillit de la poitrine du ministre; on se précipita au secours du blessé et des soins empressés lui furent donnés dans la lingerie de l'établissement où il fut transporté et où le docteur Darsee, appelé en toute hâte, vint opérer le premier pansement. M. Georgewitch avait une blessure mesurant deux centimètres et demi de largeur sur un centimètre et demi de profondeur, et située au-dessus de la troisième côte au côté droit. L'arme, ayant heureusement rencontré une côte, n'avait pu s'enfoncer plus avant. Le tranchet mesure seize centimètres et demi de longueur sur deux centimètres et demi de largeur; il est aiguisé en pointe et ne présente pas la forme cintrée des tranchets ordinaires.

Sur la demande de M. Georgewitch et sur l'avis favorable du docteur Darsee, M. Georgewitch fut conduit à son domicile, 226, rue de Rivoli, hôtel Windsor, où le médecin ordinaire du blessé vint à son tour lui prodiguer ses soins.

LE MEURTRIER.

Au milieu du tumulte que cet acte inqualifiable avait produit, le meurtrier avait réussi à s'échapper. M. de la Lande, commissaire de police, fut immédiatement prévenu et, en son absence, son secrétaire fit en toute diligence un commencement d'enquête, après avoir averti M. Porée, commissaire de police du quartier du Palais-Royal. Le meurtrier avait laissé sur les lieux un chapeau melon noir dont la coiffe rouge, marquée aux initiales L. L., portait de plus cette mention: "Rue des Fabriques, No 4, Marseille."

Le personnel de l'établissement fut appelé à donner le signalement de cet individu, et voici les renseignements que la gérante put donner aux magistrats:

"Depuis six heures et demie, a-t-elle dit, l'auteur de cet attentat était installé à la table voisine de celle de M. Georgewitch et, par ses allures étranges, son attitude gênée, il attirait les regards aussi bien des consommateurs que des gens de la maison. Il a pris un repas assez copieux qu'il mangea avec appétit; mais, dès qu'il eut terminé son repas, il parut ne plus savoir quelle contenance tenir, et la bonne qui le servait avait été frappée des allures embarrassées de son client. Il était vêtu fort proprement; il avait un vêtement noir et portait une cravate blanche; de plus, il était revêtu d'un pardessus marron. Lorsqu'il a vu M. Georgewitch se lever, il s'était baissé comme s'il allait prendre un objet dans le bas de son pantalon et c'est alors que, se relevant avec rapidité, il s'est précipité sur M. Georgewitch."

Une autre personne, M. Landry, employé, mangeait à la même table que le meurtrier. Lui aussi avait été étonné des allures de son voisin. M. Landry, à la vue de l'acte qui venait d'être commis à ses côtés, s'est évanoui tout à coup.

ARRESTATION DU MEURTRIER.

Tandis que l'enquête se poursuivait, le commissaire de police de la place Vendôme recevait une dépêche de son collègue du quartier de la Roquette, M. Leygonie, qui l'informait qu'un individu venant se nommer Léon Léauthier était venu se constituer prisonnier en son commissariat, où il déclarait qu'il avait frappé un consommateur dans un bouillon Duval de l'avenue de l'Opéra. M. Porée se rendit immédiatement au poste de la mairie du 11e arrondissement et interrogea le prisonnier, qui renouvela, en effet, ces déclarations.

Il ajouta qu'il se nommait Léon Léauthier, âgé de dix-neuf ans, né à Manosque (Basses Alpes), et qu'il habitait à l'hôtel de Besançon, 18, rue Commines, mais il ne voulait rien dire sur les mobiles qui l'avaient poussé à commettre son acte. "Laissez-moi seul et tranquille jusqu'à demain, a-t-il dit; j'ai besoin de rassembler tous mes esprits pour pouvoir vous répondre."

Léauthier a été fouillé et n'a été trouvé nanti que d'un livret d'ouvrier et de divers papiers sans importance; il n'avait sur lui aucun argent.

A l'hôtel de Besançon, le patron a donné les renseignement suivants sur son locataire.

"Léauthier occupait, depuis le 2 juillet dernier, une chambre au troisième étage, pour laquelle il payait une somme mensuelle de 25 francs. C'était un garçon doux, rangé, très régulier, très travailleur, de tempérament plutôt triste et fréquentant peu du monde. Cordonnier de son état, il travaillait pour le magasin de Saint-Crépin, qui fait face à notre établissement."

A cette adresse, il est donné des renseignements semblables: "Voici cependant une quinzaine de jours que notre ouvrier ne paraissait pas travailler avec le même goût qu'au début. Je lui en fis même l'observation, a dit le patron de Léauthier, et il accueillit ces reproches avec une peine évidente. "Je ferai de mon mieux," répondit-il. Il nous était fort reconnaissant à ma femme et à moi, de lui avancer le prix de son ouvrage afin qu'il pût payer sa chambre. Pour lui, il était fort rangé et n'avait certes point de mauvaises fréquentations. Il achetait ses provisions dans le quartier et les montait dans sa chambre, où il travaillait."

Comme par l'enquête, il a été constaté que le tranchet dont s'est servi Léauthier pour frapper M. Georgewitch était aiguisé d'une façon spéciale, et qu'au lieu d'être cintré, il était effilé et prenait la forme d'une pointe, on de nos confrères du *Temps* a retrouvé l'aiguiseur chez lequel le meurtrier portait habituellement ses tranchets. C'est M. Bronchard, rue de Saintonge.

"Vous me voyez ahuri de ce que j'ai appris, ce matin, par les journaux, a-t-il dit. Je connaissais beaucoup Léauthier; il est mon compatriote et j'avais pour lui une grande affection: doux, bon, serviable, de bonne famille, je n'aurais jamais supposé qu'il fût capable d'une telle action.

Hier encore, il était chez moi, à quatre heures; il m'a tiré le soufflet de ma forge pendant quelques instants, puis est venu s'asseoir sur cet escabeau, à côté de la roue à repasser.

"Longtemps il est resté là, pensif, les idées perdues..... "Qu'as-tu?" lui ai-je dit. "J'ai mal à la tête!" m'a-t-il répondu; puis, quelques instants après, il est parti.....

"Quant au tranchet, nous a dit M. Bronchard, vous pouvez être assuré qu'il n'a pas été affilé en pointe, comme on pourrait le supposer, afin et tout exprès pour commettre un crime. Je connais son jeu de tranchets, et si c'est celui de 16 centimètres dont il s'est servi, je sais qu'il est vieux déjà; souvent aiguisé, il a perdu nécessairement la forme courbée que ces instruments affectent d'ordinaire."

Léauthier a été interrogé par M. Porée, mais il n'a guère été plus expansif qu'au cours de son premier interrogatoire.

Il s'est borné à dire au commissaire de police, qui lui demandait les mobiles de son action: "J'ai tué pour tuer, voilà... et toute autre personne que celle que j'ai frappée hier aurait été à la place du monsieur que j'ai blessé, que j'en aurais fait tout autant envers elle. J'ai tué pour tuer, je vous le répète, et c'est tout."

Nous avons appris, d'autre part, que Léauthier s'était adressé à son compatriote et ami, M. Bronchard, qui lui repassait ses tranchets, et qu'il lui avait annoncé, il y a quelques jours, qu'il devait toucher à sa majorité une somme de 1,136 francs avec laquelle il comptait s'établir. Il lui montra même une lettre de Me Borel, notaire à Manosque, qui confirmait pleinement cette assertion,

Léauthier fit des démarches auprès de différents hommes d'affaires afin d'essayer d'emprunter quelque argent sur cette somme en perspective, mais il ne put y parvenir.

Léauthier est de petite taille, sa physionomie est intelligente, il a le teint clair; ses cheveux, châtain blond, sont ramenés sur le front; il porte une légère moustache et un petit bouquet de poils frisottants ombre son menton. Il a été dirigé sur le Dépôt.

Une conversation avec l'anarchiste Léauthier.

Au moment où l'attentat de Barcelone et la tentative de meurtre commise sur le ministre de Serbie appellent de nouveau l'attention sur la secte des anarchistes, il y a un réel intérêt à faire connaître l'état d'esprit ou plutôt, pour parler selon le langage du jour, l'état d'âme d'un de ces hommes qui déclarent ouvertement la guerre à la société moderne. Nous pouvons montrer quel est l'état d'âme du "compagnon" Léauthier, grâce à la communication qui nous est faite d'une conversation très authentique qu'il a eue avec un fonctionnaire. Dans ce document suggestif, que nous livrons à la publicité, on verra comment a pris naissance l'esprit de révolte qui a fait agir cet anarchiste. Nous avons déjà dit quel était son aspect physique; au portrait que nous avons fait il faut ajouter que Léauthier a l'œil clair et qu'il regarde en face les personnes à qui il parle; la mine ne devient sournoise que lorsqu'il baisse la tête. On observe encore que les traits du visage sont anguleux et les lèvres épaisses; surtout la lèvre inférieure. Cet assassin est malingre; il n'a, comme on dit, point de corps. Maintenant, écoutons le controverser:

—Vous ne témoignez aucun regret du crime que vous avez commis? lui demande le fonctionnaire dont nous parlons.

—Aucun. Je recommencerais. Ce que vous appelez mon crime, c'est un acte de propagande, c'est une belle action.

—Comment s'est écoulé votre enfance?

—Comme celle de tous les enfants de ma condition, répondit Léauthier, qui s'exprime avec douceur et aussi avec complaisance. Je n'ai manqué de rien. Mon père était brasseur, il gagnait très bien sa vie et la nôtre. Ma mère est morte jeune, mon père s'est remarié.

—Votre seconde mère ne vous a pourtant pas traité comme la première, et de la sorte votre caractère a commencé à s'aigrir dès votre enfance?

—Je n'ai jamais eu le caractère aigri, et ma seconde mère, une demoiselle Reyne, a été assez bonne pour moi que celle que j'avais perdue. J'ai été choyé comme tous les enfants, et je sais loin d'avoir à me plaindre de mes parents. Il m'ont fait ce qu'ils ont pu pour moi, tout ce qu'ils ont pu.

—Avez-vous été à l'école?

—Oui, jusqu'à l'âge de quinze ans environ. J'ai d'abord étudié chez les Frères, puis je suis allé dans une pension laïque de Marseille. J'ai reçu là l'enseignement donné à tous les autres. Quand je suis sorti de l'école pour apprendre mon métier de cordonnier, je ne savais pas le premier mot des théories anarchistes. Je ne savais rien de la vie.

—Qui vous a instruit sur cette matière?

—Les journaux.

—Quels journaux?

—Le *Père Peinard* et la *Révolte*. Je vous dirai que tout d'abord j'ai trouvé leurs articles assez "forts" (dans le sens d'excessifs). Mais quand j'ai eu souffert, quand j'ai vu combien il était difficile de gagner son pain, quand j'ai eu un peu d'expérience de la vie, j'ai vu que ces journaux avaient raison et je me suis mis à les lire avec passion. Je les lisais sans cesse et je pensais toujours à ce que j'avais lu. Je travaillais cependant. J'ai toujours travaillé jusqu'à ces derniers temps. Qu'est-ce que je demande à la société, aux bourgeois? Pas l'aumône, mais du travail.... Si l'on ne m'en donne pas, je proteste contre cette organisation sociale qui est impuissante à m'occuper pour me faire vivre. Comme je ne suis rien dans la société, si ma protestation n'entraîne pas un scandale qui attire forcément l'attention sur mes griefs, c'est comme si je ne me plaignais pas. C'est pourquoi j'ai essayé d'assassiner un bourgeois. J'ai cherché un homme qui eût la rosette, ce qui est bien la marque qu'on est bourgeois. Je l'ai trouvé au bouillon Duval. J'ai frappé. Remarquez que je ne veux pas voler, non. Je ne suis même livré pour bien montrer qu'en tuant je ne faisais autre chose que de la propagande.

—Vous aviez le dessein de tuer n'importe qui, moi-même?

—Vous-même comme un autre. Vous n'avez pas de rosette, moins vos marques bien, ça suffit. Vous avez l'air d'un bon garçon, c'est vrai; je vous aurais tué tout de même. Que voulez-vous? ce n'est pas ma faute. Il faut que je démontre que la société est mal faite; je n'ai que ce moyen; je l'emploie. Si j'avais continué à avoir du travail, je n'aurais tenté de tuer personne. Mais je n'avais plus de quoi manger.

—Il y a l'Assistance publique pour les gens nécessiteux.

—Ah! oui, une belle organisation. Avant d'obtenir quelque chose, il faut attendre longtemps; on a le temps de mourir. Et puis je ne veux pas recevoir l'aumône.

—Avez-vous des relations avec des anarchistes de Paris?

—Aucune. Tous les anarchistes pensent de la même manière sans se connaître. On n'a pas besoin de se voir.

—Cependant, vous avez écrit à Sébastien Faure?

—Parce que je l'ai connu à Marseille. Ah! vous l'avez lue, cette lettre? Comment la trouvez-vous?

Léauthier pose cette question de l'air satisfait d'un homme qui aurait écrit un chef-d'œuvre.

—Vous "posez" donc, vous aussi, comme Ravachol?

—Je ne pose que devant un appareil photographique, réplique Léauthier avec vivacité, mais sans colère (car il a la répartie et il parle avec une facilité étonnante).

—Comment avez vous vécu à Marseille?

—J'ai vécu de mon travail.

—Y a-t-il des anarchistes aussi?

—Beaucoup, il y en a partout, dans les villes et même à la campagne, ne vous y trompez pas. On "respire" ces idées-là maintenant, et quand même le *Père Peinard* et la *Révolte* ne paraîtraient plus, ça ne ferait rien, rien. Le parti progresserait quand même. La semence est jetée; rien ne l'empêchera de germer.

—Vous savez que vous n'avez pas le droit de recourir à la force pour renverser ce qui est.

—Je le prends.

—Vous avez le bulletin de vote?

—Oh! une blague. Ça sert à envoyer à la Chambre des gens qui font leurs affaires et pas les nôtres.....C'est du mépris.....Si vous croyez qu'on croit à ça, le bulletin de vote....Voyez-vous, les lois sont faites pour les riches, et pas pour ceux qui n'ont rien. Il n'en faut plus, de lois, ni de riches. Les lois! Il y en a une qui défend aux ouvriers de mendier quand ils n'ont pas de travail et, par suite, pas de quoi manger. Il devrait aussi y en avoir une qui obligerait des bourgeois à donner du travail aux ouvriers. Ce serait logique. Mais il vaut beaucoup mieux que nous restions sans lois ni riches, en anarchie.

—Un beau désordre enfin.

—Un beau désordre! il vaudra bien mieux qu'un ordre fondé sur l'injustice.

—Quand vous étiez sans travail, n'avez-vous pas songé à vous engager?

—Jamais de la vie! L'armée? En voilà encore une affaire! Il faut détruire ça. Qu'est-ce que vous voulez que j'aille faire à l'armée? Défendre quoi? Je n'ai pas un pouce de terre en France. Ça m'est bien égal qu'on l'envahisse et qu'on la prenne. Que ceux qui ont de la terre, que les bourgeois la défendent, s'ils veulent, ça les regarde. Allez! à l'étranger, dans notre monde d'anarchistes, on pense aussi comme ça.

—Parmi vos parents, n'y en aurait-il pas un qui aurait été un peu détraqué?

—Je vous vois venir, vous, avec votre question. Non, messieurs, tous mes parents sont sains d'esprit, et je suis aussi sain d'esprit que vous. Ah! je m'attends à ce qu'on me pose cette question. Je sais pourquoi on le fera.... Les bourgeois, effrayés par les actes que nous commettons, voudraient détruire la signification de ces actes, en nous faisant passer pour fous. C'est ce qui est de la folie, ajoute-t-il en riant. Vous me voyez bien tranquille, n'est-ce pas? Eh bien, je suis toujours comme ça, et je serai de même devant la cour d'assises et devant l'échafaud, je ne tremblerai ni ne déraisonnerai pas plus.

—Le souvenir de vos parents devrait vous faire regretter, pour eux au moins, de vous être engagé dans cette voie abominable.

—Si je pouvais regretter ce que j'ai fait, je le regretterais à cause de mon père, qui doit être bien chagrin; mais je ne dois pas le regretter.

—Avez-vous songé qu'il y a un Dieu qui....

Mais, interrompant:

—Un Dieu! s'écrie-t-il, un Dieu! Vous croyez à ça? Je n'ai jamais cru à un Dieu, ni n'ai fait semblant d'y croire. Un Dieu!

Et il hausse les épaules.

—Vous avez joué votre tête.

—Si vous croyez que je ne le sais pas!.... Je ne me fais aucune illusion, allez! Avant d'agir, j'avais tout calculé. Je savais que l'on me guillotinerait. Je marcherai à l'échafaud avec courage, avec la tranquillité que vous me voyez en ce moment, de la même manière que je vais rejoindre ma cellule 40.

C'est sur ces mots que l'entretien a pris fin. Léauthier parle posément, comme quelqu'un qui a longtemps réfléchi à ce qu'il va dire. Durant cet entretien, il s'est plaint de la nourriture qu'on lui servait à Mazas, nourriture qui n'a, en effet, aucun rapport avec celle qu'il avait trouvée, à bon compte, chez Marguery et même au bouillon Duval; mais il a ajouté, avec une certaine ostentation, que cette bagatelle ne l'empêchait pas de dormir profondément, durant toute la nuit, comme un homme qui a la conscience tranquille.... Le sommeil du juste, quoi!

Un remède d'une infaillibilité incontestée.

Dans tout climat où les changements sont fréquents et subits, c'est un bienfait, on en conviendra, de connaître, de posséder un remède d'une infaillibilité incontestée pour la crise des rhumes, des bronchites et des accidents du genre.

Le sirop Pectoral Balsamique de Duconqé, qui date de 1829, est ce remède dont les cures ne se comptent plus.

Combien de familles n'en connaissent pas les précieuses vertus? car ainsi que les affections passagères, ce sirop guérit l'asthme, les inflammations de la gorge, de l'estomac des intestins, les crachements de sang, la coqueluche.

En vente chez tous les pharmaciens de la ville et de la campagne, et au Laboratoire, rue Bienville, 52.

Prix de la grande bouteille, $1,00; de la demi bouteille, 50 cts.

Le Renovateur des Cheveux de Hall est recommandé officiellement et sans réserve, par l'essayeur de l'Etat du Massachusetts.

GONZALES & LAUDUMIEY.
Entrepreneurs de pompes funèbres et embaumeurs.
170 CHEMIN DU BAYOU, 170
Près Remparts.
VOITURES ET TALLY-HOS A LOUER.
Ordres pour enterrements reçus par téléphone jour et nuit,
TÉLÉPHONE NO 479.
21 fév 93—1 an

LEONARD.—Décédé, le 24 novembre 1893, à Sorel's Station, à l'âge de 56 ans, JEAN LEONARD, natif des Basses Pyrénées, France.
Sunov—1f

Avis.

M. Julien Léonard est prié de se présenter chez M. C. Hardy, à Sorel's Station, pour affaires d'intérêt.
30 nov—8f

Avis.

Sociedad Union Espanola de S. M.

Nouvelle-Orléans, 29 novembre 1893.

Messieurs les Docteurs ainsi que les Entrepreneurs de Pompes Funèbres qui désirent courir comme tels dans cette Société sont priés d'envoyer leurs applications cachetées avec leurs prix chez le président, J. Vente, 420 Bourbon jusqu'au 4 décembre à 4 P. M., avec cela il sera de la Société, Dimanche et Si Claude, à 7 P. M., où seront ouvertes les applications.

P. O. de J. VENTA, Président. J. C. FERNANDEZ, Secrétaire.
30 déc—

Avis

Est ici donné, conformément à l'article Sept de la charte du club Athlétique d'Alger, qu'il y aura une réunion des actionnaires au local du Club, samedi, 16 décembre 1893, à sept heures et demie du soir pour prendre en considération telles affaires qui pourront être soumises à leur considération.

C. H. SCHENCK,
5 sept—au 1er oct Trésorier.

Bureau de Firemen's Insurance Co. 49 rue du Camp—Nlle-Orléans, 24 novembre 1893.—Conformément à l'Article IV de la Charte, avis est par le présent donné qu'une élection sera tenue par les actionnaires au Bureau de la Compagnie le LUNDI, 4 décembre 1893, de 11 heures A. M. à 2 P. M., pour élire dix-huit Directeurs pour servir pendant l'année prochaine.

B. W. BEAWELL, Jr.
24 nov—au 4 déc Secrétaire

GAGES. GAGES. GAGES.

JE INVITE respectueusement toutes les personnes qui me doivent un intérêt arriéré sur des objets qu'elles m'ont donnés en nantissement à le payer avant le 11 décembre 1893. Tout objet forfait sera vendu à l'encan. La vente commencera lundi, 11 décembre 1893, à 10 heures A. M., au coin des rues Bourbon et Conti par le ministère de MM. Spear & Escoffier, encanteurs.

VVE J. ANGLADE.
30Nov

Mme L. ARNAULD

A l'honneur d'annoncer au public qu'elle ouvrira le 1er décembre un cours de chant et de solfège. Pour les conditions qui seront des plus avantageuses, s'adresser à l'Institut Markey et Picard, 372 avenue de l'Esplanade.
26 nov—1 m

Avis.

Aux Amateurs de la Louisiane qui voudraient acheter un fusil fen central, depuis le calibre 10 jusqu'à 16.

Il reste fine en extra fine.

Ne peuvent mieux s'adresser qu'à moi, car j'ai un lot de ces armes en main que je sacrifierai à de réels prix d'encan.

Ceux qui pourraient douter de la vérité de ce que j'avance ici, peuvent s'en assurer eux-mêmes.

ARTHUR E. SAGET.
Établi depuis 1849.
No 199 RUE DE CHARTRES,
Entre Madison et Ste-Anne.
12 nov—3 mos Nouvelle-Orléans, La.

ON DEMANDE
Des personnes désireuses d'acheter L'Eau des Sources d'Abita.
Nous n'admettons pas qu'elle détruise des maux; mais elle est supérieure à toutes les autres eaux minérales de table, vendues sur la place.
Abita Eee Bottling Mfg'g Co. Limited,
61 rue Carondelet.
24 nov—1 m

Bureau de la Compagnie d'Assurance du Sud (Southern Ins. Co.) de la Nlle-Orléans—No 54 rue du Camp—Nouvelle-Orléans, 19 novembre 1893.—Conformément à l'Article 4 de la Charte de cette Compagnie, une élection pour les directeurs pour l'année 1894, aura lieu au bureau de la Compagnie LUNDI, 4 DÉCEMBRE 1893, de 11 heures A. M. à 2 P. M.

SCOTT McGEHEE,
19 nov au 4 déc Secrétaire.

Café-Restaurant de l'Opéra,
Coin Bourbon et Toulouse, en face de l'Opéra Français.
Liqueurs de premier choix. Déjeuners et dîners à 25 et 50 cents.
Tous les dimanches, Bouillabaise; les mercredis Tripes à la Mode de Caen; les vendredis, Ayatl.
14 oct—3m

A. CAPITON,
MARCHAND TAILLEUR,
anciennement au No 2 rue Carondelet, informe sa clientèle et le public en général qu'il a récemment ouvert son nouveau magasin au No 89 rue Carondelet, près Perdido, et qu'il vient d'y recevoir ses marchandises d'automne et d'hiver. Il les invitant cordialement à venir les examiner. Ces marchandises sont importées, meilleure main-d'œuvre, coupe garantie, prix raisonnables.
19 sept—3m—D'Mas

OCCASION EXCEPTIONNELLE!
—A L'ENTRÉE DE LA—
SAISON NOUVELLE,
—POUR—
HOMMES, JEUNES GENS ET ENFANTS
—De Faire des Achats en—
VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS.
LA MAISON
M. LION & CIE
195, 197, 199 Rue Decatur,
EN FACE DU MARCHÉ FRANÇAIS,
A en vente dans le moment l'Assortiment le plus complet de Vêtements Confectionnés dans ses propres Ateliers et dans ceux du Nord; Vêtements qui se distinguent par la qualité excellente, supérieure de leurs étoffes et l'élégance de leur coupe.
VENANT D'ÊTRE REÇU:
1,000 Magnifiques Costumes d'Enfants de 4 à 14 Ans,
QUI SERONT VENDUS BIEN AU-DESSOUS DE LEUR VALEUR.
Les Prix de la Maison sont d'une Modicité Extrême.

Pianos -:- Pleyel

LE NOUVEL ATELIER PHOTOGRAPHIQUE
—DE—
M. J. EMILE RIVOIRE,
207 rue Royale, 59 à 66 rue Dumaine,
Est Ouvert au Public à Partir du 27 Novembre 1893.
2,950 portraits au crayon, au pastel et à l'huile, exécutés en moins de 15 mois, garantis sont l'excellence de mon travail.
Je demande de suite 1,250 clients pour leur démontrer que mes photographies ne le cèdent en rien à celles de mes collègues.
Mon établissement est non seulement pourvu des appareils les plus nouveaux et de tout le confortable désirable, mais il a encore l'immense avantage d'être situé au rez-de-chaussée ce qui beaucoup de personnes sauront apprécier.

Venant d'arriver de Paris.
Venez les voir
Et entendre leur
Admirable son,
PLUS BEAU QUE JAMAIS
L. Grunewald Co. L'td
No 127 RUE DU CANAL.
4pout pour tout le Sud.
24janv—1an

LA BOTTE ROUGE!
—A l'enseigne de la—
"BOTTE ROUGE,"
angle des rues Ursulines & Dauphine
BOTTES, SOULIERS,
ET BOTTINES, A BON MARCHÉ.
GEORGE WAGNER,
1er sept—3m Ven Dim Mer

Avis aux Contribuables.
Bureau du Trésorier de la Ville de la Nouvelle Orléans.
Nouvelle-Orléans, 4 septembre 1893.
La Taxe de Ville sur les propriétés mobilières pour 1893 est due depuis le 15 juin. Si elle n'est pas payée avant le 1er octobre 1893, se dites propriétés mobilières seront annoncées pour être vendues et adjugées conformément à loi.
Veuillez venir et payer afin d'éviter des dépenses extra.
C. H. SCHENCK,
5 sept—au 1er oct Trésorier.

Bains de vapeur turcs et russes.
BAINS Pour Messieurs de 8 a. m. à 11 a. m., tous les jours excep té aux heures des jours réservés aux Dames.
Aussi Bains chauds et froids de soufre liquide.
Etablissement ouvert les Dimanches jusqu'à 4 p. m. A trois lieues de la rue du Canal.
Nos 102 à 106 RUE CONTI
EUG. GAUPP, Propriétaire.
27 juil 1an

BAINS
E. BARBIER,
Successeur de S. Fournier
Horloger et Bijoutier,
60 RUE ROYALE, 60
Entre Bienville et Conti,
Nouvelle-Orléans.
MONTRES, PENDULES, DIAMANTS, BIJOUTERIE.
Réparations de tous objets concernant profession.
Garantie complète. Prix modérés.
Lunettes, Lorgnettes de Théâtre, Pince-nez!
1er déc—1an

Dr J. B. PEREZ,
Depuis 35 ans un spécialiste dans le traitement des maladies d'un caractère privé. Maladies de Bright, de la vessie, la spermatorrhée, le rétrécissement de l'urètre, etc. Impuissance causée par l'âge ou par aucune autre cause.
Maladies des Femmes et leurs irrégularités promptement guéries.
Dr Perez Female Regulating Pills—le remède le plus efficace pour toutes les irrégularités des femmes. A vendre dans toutes les pharmacies.
Prix: $1 par bouteille.
DR PEREZ, Bureau 233 rue du Canal près le Dépôt du Fort Espagnol
18 déc 92—1 an

W. G. COYLE & CO.,
CHARBON, COKE.
Pittsburg, Authracite, Alabama Cannel et Coke de Gaz et Combustible.
Charbon en chalands pour planteurs sucriers
BUREAUX:
47 - - Rue Carondelet - - 47
1er sept—6m—dim mer jeud

Compagnie d'Assurances PHŒNIX de Hartford, Conn.
—SUCCESSEURS DE LA—
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.
Actif, valeur réelle $5,890,399
Pertes réglées à la Nouvelle-Orléans, ainsi que le font les Compagnies locales.
JULES TUYES, Agent-Résident.
29mai—1an 39 RUE CARONDELET.

AVIS.
Montres, Pendules Françaises et Américaines Réparées et Garanties
—CHEZ—
FRANTZ & OPITZ,
Horlogers et Bijoutiers,
No 17 RUE BOURBON, PRÈS CANAL.
1er sept

ADRIEN ARNAUD,
Ancien contremaître chez Boissier, de Paris et Mallard, de New York
Confiserie Parisienne de Premier Ordre.
Fabrique, rue des Ursulines, 50.
Spécialité de Bonbons fins et de chocolats, genre Marquis.
Marrons Déguisés, Desserts et Pièces Artistiques pour Soirées.
Tous articles fraîchement faits chaque jour.
6 oct—Jeud dim—1 an

HY WELLMAN, Président. CHAS H. SCHENCK, Vice-Président.
BANQUE D'ÉPARGNES TEUTONIA,
(TEUTONIA SAVINGS BANK.)
127 RUE DE LA COMMUNE 127
Reçoit des dépôts D'UN DOLLAR et au-dessus tous les jours de 9 h. du matin à 3 h. de l'après-midi, et, en outre, le lundi, de 5 h. à 7 h. de l'après midi.
Intérêts, au taux de TROIS POUR CENT par an, payable tous les six mois APRÈS TROIS MOIS.
W. W. WEISS, Caissier.
16 sept—1an M. ERNEST CASSARD, Payeur.

Compagnie d'assurances du Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
Succursale No 68 rue Royale.
Capital payé $500,000 00
Actif, 1er janvier 1893 1,019,606 33
J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY. CHS. D. FOUCHER.
18 juin93—1 an

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aussitôt qu'elles sont justifi